

XXV. — TOM ET SARAH.



SARAH Seyton, alors veuve du comte Mac-Gregor, et âgée de trente-six à trente-sept ans, était d'une excellente famille écossaise, et fille d'un baronnet, gentilhomme campagnard. D'une beauté accomplie, orpheline à dix-sept ans, elle avait quitté l'Écosse avec son frère Tom Seyton de Halsbury. Par ses absurdes prédictions, une vieille highlandaise, sa nourrice, avait exalté presque jusqu'à la démence les deux vices capitaux de Sarah, l'orgueil et l'ambition, en lui promettant, avec une incroyable persistance de conviction, les plus hautes destinées... pourquoi ne pas le dire ? une destinée souveraine ! La jeune Écossaise avait fini par croire fermement aux prédictions de sa nourrice, et se redisait sans cesse, pour corroborer sa foi ambitieuse, qu'une

devineresse avait aussi promis une couronne à cette belle et excellente créole qui s'assit un jour sur le trône de France, et qui fut reine par la grâce et par la bonté, comme d'autres le sont par la grandeur et par la majesté.

Chose étrange ! Seyton, aussi superstitieux que sa sœur, encourageait ses folles espérances, bien que résolu de consacrer sa vie à la réalisation du rêve de Sarah... de ce rêve aussi éblouissant qu'insensé. Néanmoins le frère et la sœur n'étaient pas assez

aveugles pour croire rigoureusement à la prédiction de la highlandaise, et pour viser absolument à un trône de premier ordre, dans leur magnifique dédain des royautés secondaires ou des principautés régnautes ; non, pourvu que la belle Écossaise ceignit un jour son front impérieux d'une couronne souveraine, le couple orgueilleux fermerait les yeux sur l'importance de cette couronne. A l'aide de l'*Almanach de Gotha* pour l'an de grâce 1819, Seyton dressa, au moment de quitter l'Écosse, une sorte de tableau synoptique par rang d'âge de tous les rois et altesses souveraines de l'Europe alors à marier.

Bien que fort absurde, l'ambition du frère et de la sœur était pure de tout moyen honteux ; Seyton devait aider Sarah à ourdir la trame conjugale où elle espérait enlacer un *porte-couronne* quelconque ; il devait être de moitié dans toutes les ruses, dans toutes les intrigues qui pourraient amener ce résultat ; mais il aurait tué sa sœur plutôt que de voir en elle la maîtresse d'un prince, même avec la certitude d'un mariage *réparateur*.

L'espèce d'inventaire matrimonial qui résulta des recherches de Seyton et de Sarah dans l'*Almanach de Gotha* fut satisfaisant. La confédération germanique fournissait surtout un nombreux contingent de jeunes souverains présomptifs : Seyton n'ignorait

pas la facilité du mariage allemand dit *de la main gauche*, mariage légitime d'ailleurs, auquel il se serait à la dernière extrémité résigné pour sa sœur. Il fut donc résolu entre eux d'aller d'abord en Allemagne commencer cette *pipée*.

Si ce projet paraît improbable, ces espérances insensées, nous répondrons d'abord qu'une ambition effrénée, encore exagérée par une superstitieuse croyance, se pique rarement d'être raisonnable dans ses visées, et n'est guère tentée que de l'impossible; pourtant, en se rappelant certains faits contemporains, depuis d'augustes et respectables mariages morganatiques entre souverains et sujettes, jusqu'à l'amoureuse odyssée de miss Pénélope et du prince de Capoue, on ne peut refuser quelque probabilité d'heureux succès aux imaginations de Seyton et de Sarah. Nous ajouterons que celle-ci joignait à une merveilleuse beauté de rares dispositions pour les talents les plus variés, et une puissance de séduction d'autant plus dangereuse, qu'avec une âme sèche et dure, un esprit adroit et méchant, une dissimulation profonde, un caractère opiniâtre et absolu, elle réunissait toutes les apparences d'une nature généreuse, ardente et passionnée.

Au physique, son organisation mentait aussi perfidement qu'au moral. Ses grands yeux noirs, tour à tour étincelants et langoureux sous leurs sourcils d'ébène, pouvaient feindre les embrasements de la volupté... et pourtant les brûlantes aspirations de l'amour ne devaient jamais faire battre son sein glacé; aucune surprise du cœur ou des sens ne devait déranger les impitoyables calculs de cette femme rusée, égoïste et ambitieuse. En arrivant sur le continent, elle ne voulut pas, d'après les conseils de son frère, commencer ses entreprises avant d'avoir fait un séjour à Paris, où elle désirait polir son éducation, et assouplir sa roideur britannique dans le commerce d'une société pleine d'élégance, d'agréments et de liberté de bon goût. Sarah fut introduite dans le meilleur et dans le plus grand monde, grâce à quelques lettres de recommandation et au bienveillant patronage de madame l'ambassadrice d'Angleterre et du vieux marquis d'Harville, qui avait connu en Angleterre le père de Tom et de Sarah.

Les personnes fausses, froides, réfléchies, s'assimilent avec une promptitude merveilleuse le langage et les manières les plus opposés à leur caractère : comme chez elles tout est dehors, surface, apparence, vernis, écorce; comme elles savent que dès qu'on les pénètre elles sont perdues; grâce à l'espèce d'instinct de conservation dont elles sont

douées, elles sentent toute l'importance du déguisement moral, et elles se griment et se costument avec toute la prestesse et la réalité d'un comédien consommé... C'est dire qu'après six mois de séjour à Paris, Sarah aurait pu lutter avec la Parisienne la plus parisienne du monde, pour la grâce piquante de son esprit, le charme de sa gaieté, l'ingénuité de sa coquetterie et la naïveté provoquante de son regard à la fois chaste et passionné.

Trouvant sa sœur suffisamment *armée*, Seyton partit avec elle pour l'Allemagne, muni d'excellentes lettres d'introduction. Le premier État de la confédération germanique qui se trouvait sur l'itinéraire de Sarah était le grand-duché de Gêrolstein, ainsi désigné dans le diplomatique et infailible *Almanach de Gotha* pour l'année 1819 :

GÉNÉALOGIE DES SOUVERAINS DE L'EUROPE ET DE LEUR FAMILLE.

.....

GÉROLSTEIN.

- « Grand-duc, MAXIMILIEN-RODOLPHE, né le 10 décembre 1764.
- « — Succède à son père CHARLES-FRÉDÉRIK-RODOLPHE,
- « le 21 avril 1785.—Veuf, janvier 1808, de LOUISE-AMÉLIE,
- « fille de JEAN-AUGUSTE, prince de BURGLEN.

FILS.

- « GUSTAVE-RODOLPHE, né le 17 avril 1803.

MÈRE.

- « Grande-duchesse JUDITH, douairière, veuve du grand-duc
- « CHARLES-FRÉDÉRIK-RODOLPHE, le 21 avril 1783. »

Seyton, avec assez de bon sens, avait d'abord inscrit sur sa liste les plus jeunes des princes qu'il convoitait pour beaux-frères, pensant que l'extrême jeunesse est de plus facile séduction qu'un âge mûr. D'ailleurs, nous l'avons dit, le frère et la sœur avaient été particulièrement recommandés au grand-duc régnant de Gêrolstein par le vieux marquis d'Harville, engoué, comme tout le monde, de Sarah, dont il ne pouvait assez admirer la beauté, la grâce et surtout le charmant naturel...

Il est inutile de dire que l'héritier présomptif du grand-duché de Gêrolstein était Gustave-Rodolphe; il avait dix-huit ans à peine lorsque Tom et Sarah furent présentés à son père. L'arrivée de la jeune Écossaise fut un événement dans cette cour allemande, calme, simple, sérieuse et pour ainsi dire patriarcale. Le grand-duc, le meilleur des hommes, gouvernait ses États avec une fermeté sage et une bonté paternelle; rien de plus matériellement, de plus moralement heureux que cette principauté; sa population laborieuse et grave, sobre et pieuse, of-

frait le type idéal du caractère allemand. Ces braves gens jouissaient d'un bonheur si profond, ils étaient si complètement satisfaits de leur condition, que la sollicitude éclairée du grand-duc avait eu peu à faire pour les préserver de la manie des innovations *constitutionnelles*. Quant aux modernes découvertes, quant aux idées pratiques qui pouvaient avoir une influence salutaire sur le bien-être et sur la moralisation de son peuple, le grand-duc s'en informait et les appliquait incessamment, ses résidents auprès des différentes puissances de l'Europe n'ayant pour ainsi dire d'autre mission que celle de tenir leur maître au courant de tous les progrès des sciences et des arts au point de vue d'utilité publique.

Nous l'avons dit, le grand-duc ressentait autant d'affection que de reconnaissance pour le vieux marquis d'Harville, qui lui avait rendu, en 1815, d'immenses services; aussi, grâce à la recommandation de ce dernier, Sarah Seyton de Halsbury et son frère furent accueillis à la cour de Gérolstein avec une distinction et une bonté très-particulières. Quinze jours après son arrivée, la jeune Écossaise, douée d'un profond esprit d'observation, avait facilement pénétré le caractère ferme, loyal et ouvert du grand-duc; avant de séduire le fils, chose inmanquable, elle avait sagement voulu s'assurer des dispositions du père. Quoique celui-ci parût aimer follement son fils, elle fut bientôt convaincue que ce père si tendre ne se départirait jamais de certains principes, de certaines idées sur les devoirs des princes, et ne consentirait jamais à ce qu'il regardait comme une mésalliance pour son fils; et

ceci non par orgueil, mais par conscience, raison, dignité. Or un homme de cette trempe énergique, d'autant plus affectueux et bon qu'il est plus ferme et plus fort, ne concède jamais rien de ce qui touche à sa conscience, à sa raison, à sa dignité.

Sarah fut sur le point de renoncer à son entreprise, en présence de ces obstacles presque insurmontables; mais, réfléchissant que, par compensation, Rodolphe était très-jeune, qu'on vantait généralement sa douceur, sa bonté, son caractère à la fois timide et rêveur, elle crut le jeune prince faible, irrésolu; elle persista donc dans son projet et dans ses espérances.

A cette occasion, sa conduite et celle de son frère furent un chef-d'œuvre d'habileté.

La jeune fille sut se concilier tout le monde, et surtout les personnes qui auraient pu être jalouses ou envieuses de ses avantages; elle fit oublier sa beauté, ses grâces, par la simplicité modeste dont elle les voila. Bientôt elle devint l'idole non-seulement du grand-duc, mais de la mère de ce prince, la grande-duchesse Judith, douairière, qui, malgré ou à cause de ses quatre-vingt-dix ans, aimait à la folie tout ce qui était jeune et charmant.

Plusieurs fois Sarah et son frère parlèrent de leur départ. Jamais le souverain de Gérolstein ne voulut y consentir, et, pour s'attacher tout à fait les deux Écossais, il pria le baronnet Seyton de Halsbury d'accepter l'emploi vacant de premier écuyer, et il supplia Sarah de ne pas quitter la grande-duchesse Judith, qui ne pouvait plus se passer d'elle.

Après de nombreuses hésitations, combattues par



les plus pressantes influences, Sarah et Seyton acceptèrent ces brillantes propositions, et s'établirent à la cour de Gérolstein, où ils étaient arrivés depuis deux mois.

Sarah, excellente musicienne, sachant le goût de la grande-duchesse pour les vieux maîtres, et entre autres pour Gluck, fit venir l'œuvre de cet homme illustre, et fascina la vieille princesse par son inépuisable complaisance et par le talent remarquable avec lequel elle lui chantait ces anciens airs, d'une beauté si simple, si expressive.

De son côté, Seyton sut se rendre très-utile dans l'emploi qu'on lui avait confié. Il connaissait parfaitement les chevaux; il avait beaucoup d'ordre et de fermeté: en peu de temps il transforma presque complètement le service des écuries du grand-duc, service que la négligence et la routine avaient presque désorganisé.

Le frère et la sœur furent bientôt également aimés, fêtés, choyés dans cette cour, car la préférence du maître commande les préférences secondaires. Sarah avait d'ailleurs besoin, pour ses futurs pro-

jets, de trop de points d'appui, pour ne pas employer son habile séduction à se ménager des partisans. Son hypocrisie, revêtue des formes les plus attrayantes, trompa facilement la plupart de ces loyales Allemandes, et l'affection générale consacra bientôt l'excessive bienveillance du grand-duc.

Voici donc notre couple établi à la cour de Gérolstein, parfaitement et honorablement posé, sans qu'il ait été un moment question de Rodolphe. Par un hasard heureux, quelques jours après l'arrivée de Sarah, ce dernier était parti pour une inspection de troupes avec un aide de camp et le fidèle Murph.

Cette absence, doublement favorable aux vues de Sarah, lui permit de disposer à son aise les principaux fils de la trame qu'elle ourdissait, sans être gênée par la présence du jeune prince, dont l'admiration trop marquée aurait peut-être éveillé les craintes du grand-duc. Au contraire, en l'absence de son fils, il ne songea malheureusement pas qu'il venait d'admettre dans son intimité une jeune fille d'une rare beauté, d'un esprit charmant, qui devait se trouver avec Rodolphe à chaque instant du jour.



Sarah resta intérieurement insensible à cet accueil si touchant, si généreux, à cette noble confiance avec laquelle on l'introduisait au cœur de cette famille souveraine.

Ni cette jeune fille ni son frère ne reculèrent un moment devant leurs mauvais desseins; ils venaient

sciemment apporter le trouble et le chagrin dans cette cour paisible et heureuse. Ils calculaient froidement les résultats probables des cruelles divisions qu'ils allaient semer entre un père et un fils jusqu'alors tendrement unis.

.

Disons maintenant quelques mots rétrospectifs sur les premières années de Rodolphe. Pendant son enfance il avait été d'une complexion très-frêle. Son père fit ce raisonnement assez bizarre :

Les gentilshommes campagnards anglais sont généralement remarquables par une santé robuste. Ces avantages tiennent beaucoup à leur éducation physique simple, rude, agreste, qui développe leur vigueur. Rodolphe va sortir des mains des femmes ; son tempérament est délicat ; peut-être en habituant cet enfant à vivre comme le fils d'un fermier anglais (sauf quelques ménagements), fortifierai-je sa constitution.

Le grand-duc fit chercher en Angleterre un homme digne et capable de diriger cette sorte d'éducation physique : sir Walter Murph, athlétique spécimen du gentilhomme campagnard du Yorkshire, fut chargé de ce soin important. La direction qu'il donna au jeune prince répondit parfaitement aux vues du grand-duc. Murph et son élève habitèrent, pendant plusieurs années, une charmante ferme située au milieu des champs et des bois, à quelques lieues de la ville de Gêrolstein, dans la position la plus pittoresque et la plus salubre. Rodolphe, libre de toute étiquette, s'occupant avec Murph de travaux agricoles proportionnés à son âge, vécut donc de la vie sôbre, mâle et régulière des champs, ayant pour plaisirs et pour distractions des exercices violents, la lutte, le pugilat, l'équitation, la chasse. Au milieu de l'air pur des prés, des bois et des montagnes, il sembla se transformer, poussa vigoureux comme un jeune chêne : sa pâleur un peu malade fit place aux brillantes couleurs de la santé ; quoique toujours svelte et nerveux, il sortit victorieux des plus rudes fatigues ; l'adresse, l'énergie, le courage, suppléant à ce qui lui manquait de puissance musculaire, il put bientôt lutter avec avantage contre des jeunes gens beaucoup plus âgés que lui ; il avait alors environ quinze ou seize ans.

Son éducation scientifique s'était nécessairement ressentie de la préférence donnée à l'éducation physique : Rodolphe savait fort peu de chose ; mais le grand-duc pensait sagement que, pour demander beaucoup à l'esprit, il faut que l'esprit soit soutenu par une forte organisation physique ; alors, quoique tardivement fécondées par l'instruction, les facultés intellectuelles offrent de prompts résultats.

Le bon Walter Murph n'était pas savant ; il ne put donner à Rodolphe que quelques connaissances premières ; mais personne mieux que lui ne pouvait inspirer à son élève la conscience de ce qui était juste, loyal, généreux ; l'horreur de ce qui était bas, lâche, misérable... Ces haines, ces admira-

tions énergiques et salutaires s'enracinèrent pour toujours dans l'âme de Rodolphe ; plus tard, ces principes furent violemment ébranlés par les orages des passions ; mais jamais ils ne furent arrachés de son cœur... La foudre frappe, sillonne, brise un arbre profondément planté ; mais la sève bout toujours dans ses racines, et mille verts rameaux rejaillissent bientôt de ce tronc qui paraissait desséché.

Murph donna donc à Rodolphe, si cela peut se dire, la santé du corps et celle de l'âme ; il le rendit robuste, agile et hardi, sympathique à ce qui était bon et bien, antipathique à ce qui était méchant et mauvais. Sa tâche ainsi admirablement remplie, le squire, appelé en Angleterre par de graves intérêts, quitta l'Allemagne pour quelque temps, au grand chagrin de Rodolphe, qui l'aimait tendrement.

Rassuré sur la santé de son fils, le grand-duc songea sérieusement à l'instruction de cet enfant chéri. Un certain docteur César Polidori, philologue renommé, médecin des plus distingués, historien érudit, savant versé dans l'étude des sciences exactes et physiques, fut chargé de cultiver, de féconder le sol riche, mais vierge, si parfaitement préparé par Murph.

Cette fois le choix du grand-duc fut bien malheureux, ou plutôt sa religion fut cruellement trompée par la personne qui lui présenta le docteur et le lui fit accepter comme précepteur du jeune prince.

Impie, fourbe, hypocrite, plein de ruse et d'adresse, dissimulant la plus dangereuse immoralité, le plus effrayant scepticisme, sous une écorce austère ; connaissant profondément les hommes, ou plutôt n'ayant expérimenté que les mauvais côtés, que les honteuses passions de l'humanité, le docteur Polidori était le plus détestable mentor que l'on pût donner à un jeune homme.

Rodolphe, abandonnant avec un extrême regret la vie indépendante, animée, qu'il avait menée jusqu'alors auprès de Murph, pour aller pâlir sur des livres et se soumettre aux cérémonieux usages de la cour de son père, prit d'abord le docteur en aversion. Cela devait être. En quittant son élève, le pauvre squire l'avait comparé, non sans raison, à un jeune poulain sauvage, plein de grâce et de feu, que l'on enlevait aux belles prairies où il s'ébattait libre et joyeux, pour aller le soumettre au frein, à l'éperon, et lui apprendre à modérer, à utiliser des forces qu'il n'avait alors employées que pour courir, que pour bondir à son caprice.

Rodolphe commença par déclarer à Polidori qu'il ne se sentait aucune vocation pour l'étude,

qu'il avait avant tout besoin d'exercer ses bras et ses jambes, de respirer l'air des champs, de courir les bois et les montagnes, un bon fusil et un bon cheval lui semblant d'ailleurs préférables aux plus beaux livres de la terre.

Le docteur s'attendait à cette antipathie; et il en fut secrètement ravi, car sous un autre point de vue les espérances de cet homme étaient aussi ambitieuses que celles de Sarah. Quoique le grand-duc de Gêrolstein ne fût qu'un État secondaire, Polidori s'était bercé de l'espoir d'en être un jour le Richelieu, et de dresser Rodolphe au rôle de prince fainéant. Mais voulant avant tout se rendre agréable à son élève, et lui faire oublier Murph à force de condescendance et d'obséquiosité, il dissimula au grand-duc la répugnance du jeune prince pour l'étude, vanta au contraire son assiduité, ses étonnants progrès; et quelques interrogatoires concertés d'avance entre lui et Rodolphe, mais qui semblaient improvisés, entretenirent le grand-duc (il faut le dire, peu lettré) dans son aveuglement et dans sa confiance.

Peu à peu l'éloignement que le docteur avait d'abord inspiré à Rodolphe se changea de la part du jeune prince en une familiarité cavalière très-différente du sérieux attachement qu'il portait à Murph. Peu à peu il se trouva lié à Polidori (quoique pour des causes fort innocentes) par l'espèce de solidarité qui unit deux complices. Tôt ou tard Rodolphe devait mépriser un homme du caractère et de l'âge du docteur, qui mentait indignement pour excuser la paresse de son élève... Polidori savait cela. Mais il savait aussi que, si l'on ne s'éloigne pas tout d'abord avec dégoût des êtres corrompus, on s'habitue malgré soi et peu à peu à leur esprit, souvent attrayant, et qu'insensiblement on en vient à entendre, sans honte et sans indignation, railler et flétrir ce qu'on vénérât jadis.

Le docteur était du reste trop fin pour heurter de front certaines nobles convictions de Rodolphe, fruit de l'éducation de Murph. Après avoir redoublé de railleries sur la grossièreté des passe-temps des premières années de son élève, le docteur, déposant à demi son masque d'austérité, avait vivement éveillé la curiosité et enflammé l'imagination du jeune prince par les récits exagérés et ardemment colorés des plaisirs et des galanteries qui avaient illustré les règnes de Louis XIV, du Régent, et surtout de Louis XV, le héros de César Polidori. Il affirmait à ce malheureux enfant, qui l'écoutait avec une avidité funeste, que les voluptés, même excessives, loin de démoraliser un prince heureusement doué, le rendaient souvent au contraire clément

et généreux, par cette raison que les belles âmes ne sont jamais mieux prédisposées à la bienveillance et à l'affectuosité que par le bonheur. Louis XV le *Bien-Aimé* était une preuve irrécusable de cette assertion. Et puis, ajoutait le docteur, que de grands hommes des temps anciens et modernes avaient largement sacrifié à l'épicurisme le plus raffiné!!! depuis Alcibiade jusqu'à Maurice de Saxe, depuis Antoine jusqu'au grand Condé, depuis César jusqu'à Vendôme! De tels entretiens devaient exercer d'effroyables ravages dans une âme jeune, ardente et vierge; de plus, le docteur traduisait éloquentement à son élève les odes d'Horace où ce rare génie exaltait, avec le charme le plus entraînant, les délices d'une vie tout entière vouée à l'amour et à des sensualités exquises.

Enfin, jouir de tout et toujours, c'était, selon le docteur, glorifier Dieu dans sa magnificence et dans l'éternité de ses dons.

Ces théories portèrent leurs fruits.

Au milieu de cette cour régulière et vertueuse, habituée, par l'exemple du maître, aux honnêtes plaisirs, aux innocentes distractions, Rodolphe, instruit par Polidori, rêvait déjà les folles nuits de Versailles, les orgies de Choisy, les violentes voluptés du Parc-aux-Cerfs, et aussi, çà et là par contraste, quelques amours romanesques. Le docteur n'avait pas manqué non plus de démontrer à Rodolphe qu'un prince de la confédération germanique ne pouvait avoir d'autre prétention militaire que celle d'envoyer son contingent à la diète. D'ailleurs, l'esprit du temps n'était plus à la guerre. Couler délicieusement et paresseusement ses jours au milieu des femmes et des raffinements du luxe; se reposer tour à tour de l'enivrement des plaisirs sensuels par les délicieuses récréations des arts; chercher parfois dans la chasse, non pas en sauvage Nemrod, mais en intelligent épicurien, ces fatigues passagères qui doublent le charme de l'indolence et de la paresse... telle était, selon le docteur, la seule vie possible pour un prince qui (comble de bonheur!) trouvait un premier ministre capable de se vouer courageusement au fastidieux et lourd fardeau des affaires de l'État.

Rodolphe, en se laissant aller à des suppositions qui n'avaient rien de criminel parce qu'elles ne sortaient pas du cercle des probabilités fatales, se proposait, lorsque Dieu rappellerait à lui le grand-duc son père, de se vouer à cette vie que César Polidori lui peignait sous de si chaudes et de si riantes couleurs, et de prendre pour premier ministre cet homme dont il admirait le savoir, l'esprit, et dont il appréciait déjà l'aveugle complaisance.

Il est inutile de dire que le jeune prince gardait le plus profond secret sur les malheureuses espérances qui fermentaient en lui.

Sachant que les héros de prédilection du grand-duc, son père, étaient Gustave-Adolphe, Charles XII et le grand Frédéric (Maximilien-Rodolphe avait l'honneur d'appartenir à la maison royale de Brandebourg), Rodolphe pensait avec raison que ce prince, qui professait une admiration profonde pour ces rois-capitaines toujours bottés et éperonnés, chevauchant et guerroyant, regarderait son fils comme perdu s'il le croyait capable de vouloir remplacer dans sa cour la gravité tudesque par les mœurs faciles et licencieuses de la régence. Un an... dix-huit mois se passèrent ainsi.

Au bout de ce temps Murph revint d'Angleterre et pleura de joie en embrassant son ancien élève. Au bout de quelques jours, sans pouvoir pénétrer la raison d'un changement qui l'affligeait profondément, le digne squire trouva Rodolphe froid, contraint envers lui, et presque ironique lorsqu'il lui rappela leur vie rude et agreste. Certain de la bonté naturelle du cœur du jeune prince, averti par un secret pressentiment, Murph le crut momentanément perverti par la pernicieuse influence du docteur Polidori, qu'il détestait d'instinct, et qu'il se promit d'observer attentivement. De son côté, ce dernier, vivement contrarié du retour de Murph, dont il redoutait la franchise, le bon sens et la pénétration, n'eut qu'une seule pensée, celle de perdre le gentilhomme dans l'esprit de Rodolphe. Ce fut à cette époque que Seyton et Sarah furent

présentés et accueillis à la cour de Gérolstein avec la plus extrême distinction. Nous l'avons dit, à cette époque aussi Rodolphe avait été faire un voyage de quelques semaines dans le grand-duché en compagnie de Murph.

Pendant ce voyage le docteur n'était pas resté inactif. On dirait que les intrigants se devinent ou se reconnaissent à certains signes mystérieux, qui leur permettent de s'observer jusqu'à ce que leur intérêt les décide à une alliance ou à une hostilité déclarée. Quelques jours après l'établissement de Sarah et de son frère à la cour du grand-duc, Polidori était déjà particulièrement lié avec Seyton. Le docteur s'avouait à lui-même, avec un révoltant cynisme, qu'il se sentait une affinité naturelle presque involontaire pour les fourbes et pour les méchants; ainsi, disait-il, sans deviner positivement le but où tendaient Sarah et son frère, il s'était trouvé attiré vers eux par une sympathie trop vive pour ne pas leur supposer quelque dessein diabolique. Quelques questions de Seyton sur le caractère et sur les antécédents de Rodolphe, questions sans portée pour un homme moins en éveil que le docteur, l'éclairèrent tout à coup sur les tendances du frère et de la sœur; seulement il ne crut pas à la jeune Écossaise des vues à la fois si honnêtes et si ambitieuses. La venue de cette charmante fille parut à Polidori un coup du sort. Rodolphe avait l'imagination enflammée d'amoureuses chimères; Sarah devait être la réalité ravissante qui remplacerait tant de songes charmants. Elle prendrait sans doute une immense influence sur un cœur soumis au charme enchan-



teur d'un premier amour. Diriger, exploiter cette influence, et s'en servir pour perdre Murph à jamais, tel fut le plan du docteur. En homme habile, il fit parfaitement entendre aux deux ambitieux qu'il faudrait compter avec lui, étant seul responsable auprès du grand-duc de la vie privée du jeune prince.

Sarah et son frère comprirent à demi-mot, quoiqu'ils n'eussent en rien instruit le docteur de leurs secrets desseins. Au retour de Rodolphe et de Murph, tous trois, rassemblés par leur intérêt commun, s'étaient tacitement ligüés contre le squire, leur ennemi le plus redoutable.

Ce qui devait arriver... arriva.

A son retour, Rodolphe, voyant chaque jour Sarah, en devint follement épris. Bientôt elle lui avoua qu'elle partageait son amour, quoique cet amour, prévoyait-elle, dût leur causer de violents chagrins... Il ne pourrait jamais être heureux ; une trop grande distance les séparait ! Aussi recommanda-t-elle à Rodolphe la plus profonde discrétion, de peur d'éveiller les soupçons du grand-duc, qui serait inexorable, et les priverait de leur seul bonheur, celui de se voir chaque jour. Le jeune prince promit de s'observer et de cacher son amour. L'Écossaise était trop ambitieuse, trop sûre d'elle-même, pour



se compromettre et se trahir aux yeux de la cour. Rodolphe, sentant aussi le besoin de la dissimulation, imita la prudence de Sarah. L'amoureux secret fut parfaitement gardé pendant quelque temps. Lorsque le frère et la sœur virent la passion effrénée de leur dupe arrivée à son paroxysme, et que son exaltation, de plus en plus difficile à contenir, menaçait

d'éclater et de tout perdre, ils portèrent le grand coup. Le caractère du docteur autorisant cette confiance, d'ailleurs toute de moralité, Seyton lui fit les premières ouvertures sur la nécessité d'un mariage entre Rodolphe et Sarah ; sinon, ajoutait-il très-sincèrement, lui et sa sœur quitteraient immédiatement Géroldstein... Sarah partageait l'amour du

LES
MYSTÈRES

DE PARIS

PAR EUGÈNE SUE

ILLUSTRÉ DE 500 DESSINS ORIGINAUX

DE

MM. RICHARD, HENDRICKX, HUART, ETC.

PARIS.

LIBRAIRIE DE COQUILLION,

RUE RICHELIEU.

—
1844